



**l'embobiné**

L'ASSOCIATION CINÉPHILE  
MÂCONNAISE PROPOSE  
AU CINÉMARIVAUX DE MÂCON

**Easy Rider**

JEU 14/11/2019 18h30

De Dennis Hopper

DIM 17/11 19h00

Avec Peter Fonda, Jack Nicholson, Karen Black...

LUN 18 14h00

Etats Unis – 27/06/1969 (restauration 14/09/2016) - 1h34

**SOUFFLE COURT** De Pierre-Marie Adnet, Jean-Luc Dessertaine, Guillaume Pochez...

Animation – France – 5'11

Thomas est un jeune homme secret et timide, pilote de motocross. Son père est son entraîneur principal, il place de grands espoirs dans la carrière de son fils. Mais Thomas semble désabusé, il répond à demi-mots aux encouragements de son père et ne cesse de s'éclipser. Le père est lui-même un ancien pilote mais il n'a jamais pu perdurer dans le domaine, la faute au hasard ou au manque de talent. A l'approche d'une compétition qui pourrait le faire repérer, le jeune pilote sent monter la pression. Dans les gradins, son paternel est prêt à l'encourager...

---

Trois bonnes raisons de voir ou revoir ce film : Ce premier film de Dennis Hopper, long métrage initiateur du Nouvel Hollywood, modèle du road movie est le symbole de la contre-culture américaine. Emblème de la génération hippie des années 1960-1970, le film sort en 1969, année de tous les excès. Et puis hommage à Peter fonda, icône de cette contre-culture, mort cette année 2019 - 50 ans après la sortie d'*Easy rider* qu'il avait co-écrit.

**Easy Rider** demeure un jalon important du cinéma, qu'il serait réducteur d'associer à quelques signes devenus mythiques même folkloriques, comme le chopper Harley-Davidson de Wyatt, la veste à franges de Billy, ou la bande-son qui réunit le meilleur du rock, du blues, de la country, qu'il s'agisse de Steppenwolf ou Roger McGuinn, en passant par Jimi Hendrix ou The Band. A la jonction de plusieurs influences, notamment celles du néoréalisme italien et de la Nouvelle Vague française, qu'on perçoit à travers des ruptures de ton parfois brutales, le film de Denis Hopper ne constitue pas qu'un hymne à la liberté de deux bikers qui entreprennent de traverser leur pays, de Los Angeles jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Il est aussi une métaphore de ce que peut être une vie, dans son déroulé sinueux, tendue vers une quête dont le mysticisme s'incarne à travers de multiples références à la religion.

Qu'il s'agisse de la famille chrétienne rencontrée au hasard d'un arrêt ou du phalanstère hippie dans lequel les deux personnages séjournent, la foi est partout, qui esquisse le modèle d'une existence à rebours d'une configuration citadine, à laquelle le film associe le thème de la conflictualité : l'emprisonnement des deux héros, suite à une parade improvisée au milieu d'un défilé, en constitue la preuve la plus tangible. Les deux marginaux y subissent les foudres d'une Amérique uniformément blanche, intolérante, celle des rednecks agressifs qui, cinquante ans avant de voter Trump, s'en prenaient déjà à ceux qui ne rentraient pas dans la norme.

Les propos discriminants que les voyageurs entendent, lorsqu'ils investissent un bar, constituent un déferlement de haines bientôt converties en actes. L'avocat, joué par l'excellent Jack Nicholson, livre une explication convaincante à Billy, parlant de ces gens qui n'aiment pas la liberté et tous ceux qui l'incarnent, hors des conventions. Son assassinat est un premier avertissement sans frais. Le trip psychédélique dans le cimetière, où s'associent les figures d'Eros et de Thanatos, infléchit très nettement la tonalité du film : les couleurs s'assombrissent, la lumière du soleil devient aveuglante, les gémissements des personnages n'augurent pas une fin heureuse. Lorsque celle-ci advient dans son absurde brutalité, on songe à un autre film, certes très éloigné par son contenu, mais semblablement radical par son constat d'un pays fracturé et sorti la même année : La nuit des morts-vivants.

A cette Amérique obscurantiste, prête à s'en prendre aux Noirs, aux hippies ou aux homosexuels, *Easy Rider* lève un majeur par-delà les années, comme le fait Billy avant de se faire abattre.

Jérémy Gallet pour avoir-alire.com

**07 81 71 47 37**

**contact@embobine.com**

**www.embobine.com**

Objet culte, le premier film de Dennis Hopper, *Easy Rider*, est une quête hallucinée carburant à l'essence, aux acides et au scepticisme.

Pour apprécier pleinement *Easy Rider*, il convient d'oublier tout ce que vous avez toujours cru savoir à son sujet, sans même peut-être avoir osé demander à voir le film pour vérifier sur pièces. Or, sa réapparition aujourd'hui sur les écrans permet de constater avec quelle netteté s'impose l'évidence que le premier long métrage de Dennis Hopper possède une force de captation saisissante, et vaut sans conteste beaucoup mieux que le statut infiniment galvaudé de film culte d'une génération. Commettrait d'ailleurs un contre-sens manifeste celui qui s'ingénierait, reculé du temps oblige, à resituer *Easy Rider* dans un contexte historique dont à l'époque déjà il n'aspirait qu'à sortir - et plutôt mort que rendu. Il faut donc clamer ici qu'*Easy Rider* n'est pas un tribut béat payé au pouvoir de la fleur ni une défense et illustration chatoyante du credo baba cool ("Faisons pousser de l'herbe, roulons-nous nus dedans, fumons-la et puis recommençons") alors à son apogée.

Témoignant d'une foncière indépendance d'esprit, Hopper affiche au contraire un scepticisme certain face à cette utopie collectiviste au poil long - scepticisme très perceptible au cours de la brève halte dans la communauté hippie bivouaquant au milieu des caillasses. Loin de se focaliser sur cette cible tout de même trop facile, le regard satirique de Hopper trouve maintes autres occasions de s'exercer, tant il apparaît vite que la route qu'ils traversent, lui et son acolyte (incarné par un Peter Fonda au sex-appeal immarcescible), sera jonchée d'ambulances sur lesquelles canarder à volonté - même si, impitoyablement, le droit du plus fort s'appliquera et les vrais marginaux, épris d'espace et d'aventure, seront éliminés et jetés dans le fossé. Auparavant, durant leur périple au cœur du cauchemar climatisé, le cul-terreux homophobe anti jeunes en aura pris pour son grade au même titre que le chevelu hébété vivotant de partouzes et d'hasch frais.

Toutefois, l'impact d'*Easy Rider* dépasse celui d'une simple critique de mœurs - aussi nécessaire et saignante soit-elle - grâce à la furieuse liberté créatrice qui l'anime de part en part. A cet égard, le premier plan dans le film, après quelques minutes de chauffe, où l'on voit nos deux lascars cavalcader au soleil en direction d'un eldorado inaccessible, eh bien ce plan-ci exhale une impression de possibilité rarement ressentie à un pareil degré. C'est d'autant plus remarquable que le film n'a de cesse par la suite de repousser les limites du champ de cette possibilité mise à nu par ses prétendants. Ce penchant jusqu'au-boutiste confère à *Easy Rider* une touche expérimentale très marquée, en particulier lors de la fameuse scène sous acides au cimetière de La Nouvelle-Orléans, ultime montée avant l'inexorable chute. Si elles doivent évidemment à Jack Kerouac et à des films comme *Macadam cowboy*, ces tribulations de deux Américains en Amérique peuvent davantage encore se rapprocher de *Délivrance*, du cinéma de Peckinpah ou encore, et surtout, du Las Vegas parano d'Hunter Thompson, autre quête hallucinée d'un rêve pulvérisé. Nanti, enfin, d'une BO chromée qui n'a pas peu fait pour sa renommée, *Easy Rider* n'a pas renié sa ligne de conduite, telle qu'elle est chantée par Steppenwolf : **né pour être sauvage**, ce film l'est toujours un quart de siècle après.

Par Jérôme Provençal pour lesinrocks

**Prochaines séances :**

Le Carrosse d'Or (Mar 19/11 20h) — A Thousand Girls Like Me – Jeanne (du 21 au 26/11/19)

**07 81 71 47 37**

**contact@embobine.com**

**www.embobine.com**